



CAHIERS DU CERCLE 13, rue du Cambodge - 75020 PARIS GASTON CREMIEUX

N°7

MARS
1995

Fondateurs : Joseph Huppert - G. Isotti-Rosowsky - Claude Lanzman - Philippe Lazar
Jacques Lebar - Richard Marienstras - Léon Poliakov - Oscar Rosowsky - Bernard Sarel
Rita Thalmann - Pierre Vidal-Naquet - Raphael Visocekas.

Comme promis dans notre circulaire du 10 décembre, voici le numéro 7 de nos CAHIERS, numéro qui inaugure une nouvelle série de cette lettre. Celle-ci devrait constituer un nouveau lien entre nous et combler une lacune dans la mesure où nombre de nos discussions passées n'ont pas, quelle qu'en ait été la richesse, trouvé l'achèvement écrit qu'elles méritaient. Notre ambition est de donner à cette publication une périodicité relativement soutenue, la faisant paraître trois fois dans l'année. Nous nous proposons aussi de la structurer en rubriques thématiques, rapportant nos propres réflexions et aussi donnant la parole à des

CAHIERS à venir seront en grande partie l'écho de votre propre réflexion et de vos contributions, que nous souhaitons nombreuses et ouvertes - comme l'impose à la complexité de la période actuelle et à la diversité de vos réactions. Les textes "thématiques", que vous trouverez également dans ce numéro, appellent ce qui nous unit et montrent, dans ce qui était besoin, que les documents publiés par nos auteurs de notre Cercle gardent toute leur actualité.

Nous attendons vos commentaires ainsi que vos contributions. Bonne lecture!

Henri KORN.

LA REFLEXION DU PRESIDENT

*...qu'il ne faut
désespérer
de rien...*

Le temps est venu de réfléchir ensemble aux raisons qui nous poussent à maintenir l'existence du Cercle Gaston Crémieux, malgré les difficultés que le bénévolat suscite inévitablement dans tous les petits groupes associatifs.

Je ne parlerai pas des motifs de durer que créent la longue habitude de nous rencontrer et de nous entretenir des affaires qui nous intéressent, et que les membres récents du cercle jugent indispensables à leurs propres réflexions. Disons simplement que tant de principes sont, de nos jours, en déroute, que nous ressentons tous le besoin de conforter notre désir de rester lucides afin de ne pas perdre nos orientations morales ou culturelles.

Je dirai plutôt quelques mots sur les positions du Cercle, telles qu'elles étaient lors de sa fondation en 1967, et que nous pensons utile de vous rappeler dans ce même numéro.

Le point fondamental en est l'affirmation identitaire, dans un contexte politique, social et religieux qui ne tolérait (le mot est juste!) que l'aspect culturel du Judaïsme, mais non ses aspects culturels ou politiques. C'est pourquoi le manifeste insiste si fortement sur la culture et l'héritage historique des Juifs, et qu'il rejette avec force ses composantes religieuses et sionistes. C'est le passé diasporique qui est mis en valeur et, dans ce passé, la religion et le sionisme ne semblaient pas pertinents dans la tâche (qui paraissait alors urgente) de reconstitution culturelle des communautés. L'insistance sur la laïcité y est notable, puisque

le Cercle décidait d'écarter de ses activités les pratiques religieuses. On peut dire qu'aujourd'hui ces principes ont été repris (une "reprise" inconsciente ou consciente!) par un grand nombre de groupes ou d'individus.

Cependant, l'affirmation identitaire n'était pas dogmatiquement prononcée. Une partie de nos débats nombreux et variés a d'abord tenté de répondre à la question "Pourquoi et comment sommes-nous Juifs?" Diverses réponses ont été apportées au cours des vingt-huit ans de notre existence, au moyen de réflexions sur les milieux où les Juifs vivent dans le monde, sur leurs relations avec l'État d'Israël, sur le passé et l'histoire des Juifs. Les actes d'un grand colloque furent publiés (Les Socialismes juifs - les Minorités en France aujourd'hui) . Diverses manifestations (dont celle en faveur du yiddish au Centre Pompidou) sont nées des préoccupations du Cercle. Il faut signaler que les textes préparés par la commission "Le temps juif" seront publiés cette année, ainsi que les Actes du Colloque tenu pour le vingt cinquième anniversaire du Cercle.

Avant d'aller plus loin, il convient de rappeler que le Cercle reste attaché aux valeurs des socialismes juifs, malgré l'actuel effondrement de la gauche et l'échec des États pratiquant "le socialisme réel". Il faut rappeler aussi que le cercle a toujours condamné les régimes totalitaires, de droite ou de gauche, et que dans le document intitulé POSITIONS il a condamné le terrorisme d'État plus fortement encore que les terrorismes individuels ou grupusculaires.

Parmi les diverses mesures pour lesquelles le Cercle a milité, un bon nombre ont été mis en pratiques en France. Ainsi l'attention portée sur l'État d'Israël, que les sionistes et les organisations juives "officielles" voulaient, sinon exclusive, du moins prioritaire, fait place à des programmes éducatifs visant à renforcer l'être juif en Diaspora. Un enseignement concernant la Shoah a été introduit dans les écoles de ce pays, et la commémoration du cinquantième anniversaire de l'ouverture des camps a donné lieu à diverses manifestations dans les milieux scolaires et universitaires.

Des efforts importants sont faits par les éditeurs, et des universitaires, pour rendre publiques des oeuvres dogmatiques ou historiques, originales ou traduites. Le yiddish est enseigné en divers

lieux, et les traductions du yiddish, mais aussi du judéo-espagnol, sont de plus en plus fréquentes et nombreuses - à côté de celles de l'hébreu.

Il a été de notre politique constante de défendre l'existence de l'État d'Israël, ainsi que son droit à des frontières sûres et reconnues. Nous avons critiqué les gouvernements d'Israël et ceux d'entre les sionistes qui refusaient le dialogue avec l'O.L.P. Plusieurs membres du Cercle, dès 1967, ont fait partie du Comité des Intellectuels pour la Solution négociée du Conflit Israélo-Arabe.

L'intérêt du Cercle pour les minorités culturelles n'a pas toujours été compris dans notre pays jacobin et centralisateur. Il reste que dans la conscience des hommes, l'idée a cheminé, selon laquelle un État qui cherche à "nettoyer ethniquement" ses groupes minoritaires est un État criminel. La Bosnie, le Kosovo, la Tchétchénie, le Rwanda, les lieux où vivent les Kurdes ne sont que des exemples connus (parmi d'autres) du caractère meurtrier et inhumain d'une telle politique, qui peut prendre divers visages pour parvenir au même résultat: le génocide.

On peut maintenant dire en quelques mots ce que devraient être nos priorités:

■ Nous tenons, plus que jamais, au renforcement de la culture au sein des communautés juives de la diaspora. D'abord, parce que nous pensons que le modèle diasporique a revêtu, à la lumière d'événements récents, une importance considérable. On ne peut, et on ne pourra jamais, doter d'un territoire et d'un État tous les peuples et toutes les collectivités culturelles qui existent, ne serait-ce qu'en Europe, sans parler du reste du monde. Si l'intolérance des États-nations majoritaires ou l'agressivité des minorités culturelles ou nationales obligent les hommes à multiplier les territoires réservés exclusivement à une langue, une culture ou une ethnie, l'Europe se transformera en Yougoslavie, et chaque ensemble culturel sera l'ennemi de tous et de chacun.

Les communautés juives de la diaspora doivent continuer à prôner, par l'exemple, un mode d'existence original, où l'affirmation de l'identité juive peut se développer et s'approfondir au sein des démocraties. Les diasporas juives apportent aux Juifs qui les composent et au reste du monde, des contributions culturelles et spirituelles uniques, et différentes de celles que propose et proposera

l'État d'Israël. Différentes, mais pas nécessairement concurrentes. Israël et les diasporas juives ne sont pas seulement politiquement complémentaires: elles le sont spirituellement. Bien entendu, pour qu'elles le demeurent, il ne faut pas accepter que les juifs s'assimilent purement et simplement aux nations parmi lesquelles ils vivent. Seuls la formation, la création, la transmission des diverses cultures juives peut être un obstacle à l'assimilation et à la disparition des Juifs diasporiques.

■ Une seconde priorité est de faire, si l'on peut dire, un peu de prospective. On a pu lire, ici ou là, que la paix, ou du moins les perspectives de paix en Israël allait priver bien des Juifs diasporiques du semblant d'identité qu'ils se donnaient en perpétuant leur "sionisme à distance". Le fait qu'aucune communauté de la diaspora ne se trouve plus sérieusement en danger redouble non seulement l'acuité de la "question" de l'identité, mais aussi la question du rapport entre Israël et les Diasporas. C'est que les problèmes créés par la paix, tant en Israël qu'en Diaspora, demandent des réponses concrètes, et non plus idéologiques. Par exemple: quelle part de la collecte doit revenir à Israël et quelle part à la Diaspora? (car Israël se taillait, jusqu'ici, la part du lion); quelles relations nouvelles doivent s'établir entre Israël et la Diaspora? Entre les diasporas et les autres minorités culturelles? Sur ces questions, le Cercle peut apporter des réflexions originales.

■ La question des "nouveaux totalitarismes" se pose avec acuité, tant en Israël qu'ailleurs. L'intégrisme, pour ne pas le nommer, est certainement une forme moderne de totalitarisme. Il convient de l'étudier sous cet angle, en utilisant, par exemple, la problématique développée dans le dernier livre de Bernard Henri Lévy.

■ Il faut aussi se pénétrer de l'idée que le rapport entre les Juifs et le reste du monde se modifie à une allure que nous ne percevons pas toujours. A la situation démographique mondiale de l'immédiat après-guerre se substitue un rapport numérique inquiétant; on peut raisonnablement penser qu'au moment où la population mondiale avoisinera les quinze milliards d'individus, les Juifs ne seront guère plus nombreux que quinze millions. Maintenir alors l'identité? Comment?

■ Il y a eu diverses formes de négationnisme: celui qui niait l'existence des chambres à gaz, celui qui "oubliait" que la quasi-totalité des morts à Birkenau étaient Juifs (ou feignait de les tenir pour de purs et simples Polonais) et maintenant, il y a une forme depuis longtemps rampante: celle qui nie le caractère unique, ou spécifique de la Shoah. Il y a les tentatives, parfaitement légitimes, des historiens, qui cherchent à comprendre, expliquer, comparer diverses sortes de crimes contre l'humanité. Et il y a ceux qui, croyant absurdement (ou avec on ne sait quelles arrière-pensées) que considérer la Shoah comme unique, empêche d'agir proprement ou promptement pour dénoncer quelque génocide en cours. Il m'a toujours semblé que de tels arguments étaient fallacieux, et qu'ils cachaient une véritable haine envers la perpétuation d'un deuil dont aucun Juif ne peut envisager l'économie ni la fin.

C'est pourquoi nous reproduisons dans ce bulletin, intégralement, l'admirable article de Pierre Weill, publié dans le Nouvel Observateur du 9-15 février, et dont voici un passage:

Dire que les horreurs, les massacres, les viols, les assassinats, les tortures qui ont ponctué et qui ponctuent l'histoire des hommes ne sont pas Auschwitz, ce n'est pas les relativiser, ce n'est pas nier leur horreur. Dire qu'Auschwitz est unique, c'est au contraire espérer qu'Auschwitz restera unique. Accuser le silence du monde autour d'Auschwitz, c'est tenter de s'assurer qu'un autre massacre ne sera pas entouré du même silence. Demander la décence autour d'Auschwitz, c'est exiger qu'Auschwitz ne devienne pas banal. Car le jour où Auschwitz sera communément assimilé à n'importe quelle guerre, à n'importe quel massacre, à n'importe quel affrontement interethnique, alors un nouvel Auschwitz redeviendra possible, redeviendra pensable.

Les prochaines activités du Cercle reprendront en détail les thèmes esquissés ici, et sans doute quelques autres. Ne désespérez de rien: dites-vous avec Malraux que l'espérance n'est pas nécessairement espérance de quelque chose. C'est le contraire de la paralysie et du désespoir.

LES JUIFS ET LE TEMPS

Le point sur une démarche collective, identitaire et laïque du Cercle Gaston Crémieux.

Voici quelques années déjà que se réunissent régulièrement une dizaine de membres - hommes et femmes - du Cercle, pour échanger des réflexions, d'un point de vue laïque, sur la question du temps, de sa perception, de sa représentation, de la valeur qu'on lui attache.

Le premier réflexe est d'aborder le problème par l'examen des manifestations rituelles de la liturgie rabbinique. Force est cependant de constater, lorsqu'on accepte de prendre quelque distance par rapport à ces pratiques culturelles, qu'il y a de singulières parentés interculturelles dans la façon de célébrer le retour annuel des solstices, du printemps ou des moissons, ou encore d'assurer la cohésion sociale au long cours en autorisant, une fois l'an, une transgression de l'ordre établi...

Ce constat, somme toute de bon sens, légitime en lui-même notre interrogation : où se situe la spécificité juive, si tant est qu'il y en ait une, dans l'ensemble des manifestations marquant la fuite continue du temps et permettant d'en repérer les étapes au travers de phénomènes on ne peut moins transcendants que ceux qu'engendre la rotation de la terre sur elle-même ou autour du soleil?

C'est en tout cas de là que nous sommes partis, nous attardant un moment auprès de la très troublante reine Esther à l'occasion de Pourim, nous réfugiant sous les branchages précaires des cabanes de Soukoth, nous réchauffant (le cœur) à la lueur des chandelles de Hanoucca, éprouvant la récurrence des malheurs du peuple juif en jeûnant (par la pensée) le Neuf d'Av, transmettant à nos enfants, réels ou imaginaires, notre aspiration à la conquête permanente de plus de liberté le soir du Seder. Et nous avons le sentiment d'avoir, au cours de cette randonnée se développant au seul gré de l'inspiration de l'un ou l'autre des membres de la commission vis-à-

vis de telle ou telle célébration traditionnelle ainsi revisitée, d'avoir un peu progressé dans notre projet. Au point que nous envisageons maintenant le plus sérieusement du monde d'inviter tous ceux qui voudront bien nous lire à la partager, ayant pris la décision - audacieuse s'il en fut! - de publier le fruit de notre réflexion collective...

Nous nous sommes, à dire vrai, sentis encouragés dans cette voie par un phénomène qui s'est produit dans notre groupe de travail au bout d'un certain temps d'accoutumance réciproque: certains d'entre nous ont éprouvé le désir, après le travail que nous avons mené en commun - en intersubjectivité sinon de façon objective! - d'exprimer une relation beaucoup plus intime au temps, un rapport à ce qui est, en quelque sorte fondateur, pour chacun, de sa perception du temps en tant que Juif, à ce qui l'enracine dans sa propre histoire, une histoire personnelle mais aussi une histoire partagée dans la mesure où elle est marquée de façon indélébile par la deuxième guerre mondiale et par le génocide. Nous avons ainsi été conduits à repenser, ensemble, la révolte du Ghetto de Varsovie, la rafle du Vel d'Hiv ou encore "le temps des Juifs" - cette époque où des enfants juifs devaient vivre cachés au sein de certains villages français seulement parce qu'ils étaient juifs... La première phase de notre travail nous a permis d'aborder naturellement cette seconde étape, émotionnellement plus intense encore car plus personnelle.

Il nous reste maintenant à affronter l'épreuve annoncée de la publication de notre démarche, "une démarche collective, identitaire et laïque"... Nous avons pu convaincre un éditeur de l'intérêt de notre projet : la balle est donc à nouveau dans notre camp, et faut bien maintenant que nous allions jusqu'au bout de cette folle entreprise! Vos éventuels encouragements nous seront des plus précieux pour tenir le pari...



Philippe LAZAR

NOTRE RUBRIQUE CULTURELLE

LA MUSIQUE

"ENTARTETE
MUSIK":

LES QUATUORS
DE HAAS ET
KRASA

Quatuor de Haas, très élaboré, très coloré, évoque les thèmes de la musique traditionnelle tchèque et rappelle Bartok (on notera à ce propos que Bartok écrit au gouvernement allemand en 1938 pour revendiquer l'honneur de voir ses œuvres retenues pour l'exposition "Entartete Musik") par sa démarche.

Mais c'est le 3ème Quatuor de Haas qui est la véritable découverte du disque. Pour

En mai 1938, Goebbels organise à Düsseldorf, sous le titre de "musique dégénérée", une exposition semblable à celle qu'il avait organisée à Munich un an auparavant sur l'"Art dégénéré", consacrée à la musique qui ne s'inscrit pas dans la droite ligne du XIXème siècle classique puis wagnérien, plus toute musique écrite par des compositeurs juifs. Parmi ceux-ci, Pavel HAAS et Hans KRASA, dont trois quatuors ont été enregistrés il y a quelques mois par le Quatuor Hawthorne (qui est composé de membres du Boston Symphony Orchestra), dans le cadre d'une série consacrée à la Entartete Musik, dont la plupart des compositeurs n'ont pas survécu à la période nazie.

Les découvertes sont rares aujourd'hui; celle-ci est une perle de la plus belle eau. D'abord le Quatuor de Krasa, de 1921, dans la lignée de l'École de Vienne, avec des oppositions de rythmes, de temps, des glissandi, et un dernier mouvement hors du temps, comme une prescience d'une fin non attendue alors. Le 2ème

DOCUMENTS

Nous devons vous signaler la publication, aux éditions LIANA LEVI, d'un livre exceptionnel: SUIJS-JE UN MEURTRIER?, de Calel Perechodnik.. L'auteur, Juif polonais, a été policier au ghetto de Otwock, petite ville près de Varsovie. Il a écrit ses mémoires, avant de périr en 1944. Ce texte, dont la lecture est difficile (et nous devons vous en avertir), est unique et tranche sur l'ensemble de la littérature consacrée à la Shoah.

ce qui est de la forme, un appel constant au contrepoint et à la fugue, des enchaînements harmoniques d'une extrême subtilité, sans doute l'un des très grands quatuors du XXème siècle, au même titre que ceux de Debussy, Ravel, Bartok, loin devant Prokofiev, Chostakovitch, Janacek. Et surtout, en filigrane tout au long de l'oeuvre, qui date de 1938, ce mélange d'angoisse, d'optimisme exalté, de nostalgie à la fois tendre et teintée d'humour, qui est une constante de la création artistique juive - et aussi tchèque - et qui fait que cette musique vous empoigne et ne vous lâche plus.

Haas et Krasa, nés tous deux en 1899, furent tous deux gazés à Auschwitz le 16 octobre 1944, après avoir été longuement enfermés à Terezin.

L'INVITÉ DU NUMÉRO

Pierre WEILL, président du groupe SOFRES, a publié dans le *Nouvel Observateur* du 9-15 février 95 un article qui, en peu de mots, traduit l'amertume que nous avons tous ressentie au moment de la "célébration" de la libération du camp d'Auschwitz. Nous le remercions de nous avoir autorisés à en reproduire le texte intégral:

L'anniversaire impossible

Il y a des célébrations qui vont de soi, même si elles évoquent beaucoup de sacrifices, beaucoup de souffrances: le débarquement de Normandie, la libération de Paris sont de ceux-là. Parce qu'effectivement il restait encore un pays, des hommes à libérer que l'oeuvre de destruction n'avait été que partielle, entamée sans doute, mais à aucun moment menée jusqu'à son terme ni même jusqu'à une étape proche de son terme. Et puis parce qu'il y avait une lutte d'États contre d'autres États, des vainqueurs et des vaincus. L'horreur de la guerre, certes, mais l'horreur d'une guerre inscrite dans l'histoire des hommes, avec un avant et un après. Il y a place alors pour les bannières, pour les discours, voire pour les fanfares. Comme il y a place pour la réconciliation.

Ce n'est pas dans cette histoire-là que se situe Auschwitz. Et c'est pourquoi les cérémonies destinées à "célébrer" la "libération" de ce camp non seulement sont un non-sens mais encore ont un caractère presque profanateur. On ne peut pas "célébrer la libération" d'Auschwitz, parce qu'Auschwitz n'a jamais été libéré. Et parce que l'humanité ne se libérera jamais d'Auschwitz.

Auschwitz n'a jamais été libéré, car on ne libère pas un cimetière. Et Auschwitz, c'est d'abord, c'est avant tout, de fait et métaphoriquement, le cimetière du judaïsme européen. Certes, tous les juifs massacrés par les nazis ne sont pas passés par Auschwitz. Certes, l'immense complexe d'Auschwitz a aussi été l'enfer de démocrates, de résistants, d'homosexuels, de Tsiganes, qui n'étaient pas juifs. A une nuance près, et elle est de taille: ceux-là n'ont pas débarqué par la rampe de Birkenau, hommes, femmes, enfants, vieillards mêlés. Ceux-là n'ont pas été "sélectionnés" pour la mort immédiate dans la plupart des cas, pour la mort différée pour quelques-uns seulement.

C'est cela l'unicité d'Auschwitz, même si l'on a massacré industriellement des juifs ailleurs, à Chelmo, à Belzec, à Majdanek... Et c'est cela l'unicité douteuse du destin juif au XX^{ème} siècle: être tué parce que l'on est, non pour ce que l'on a fait ou que l'on serait susceptible de faire; être tué sans raison, même pas pour ménager de l'espace vital à la race des seigneurs, être tué parce qu'un État, suivi par tout un peuple, a décidé que vous n'étiez pas un homme, et que vous ne méritiez même pas la compassion que l'on aurait pour un animal souffrant.

L'unicité d'Auschwitz, cela a aussi été le silence des nations. Le crime industriel mené, jour après jour, semaine après semaine, mois après mois, sans que s'élève un cri, sans que se fasse un geste pour arrêter la machine. Ni les puissances morales ni les puissances militaires n'ont esquissé le moindre mouvement tandis que l'un des peuples les plus civilisés

de la planète menait à bien une mise à mort industrielle. Les cris des bébés juifs jetés tout vivants dans les crématoires n'étaient entendus par personne.

Quel sens donner à ces défilés de dirigeants, à ces discours? Quel sens donner à cette allocution de l'actuel président polonais qui, lâchant, et avec quelle difficulté, une seule fois le mot "juif", donnait le sentiment d'avoir par là accepté une concession considérable? Silencieuses en des temps où elles auraient dû hurler, les nations n'auraient-elles pas pu rester au moins silencieuses aujourd'hui, date anniversaire non de la libération d'Auschwitz mais de la honte et de la démission, sinon de la complaisance de l'humanité?

Quel sens donner à ces bannières qui claquaient au vent l'autre semaine à quelques mètres seulement des crématoires? Ce n'est pas en tant que Polonais, en tant que Français, en tant que Hongrois ou que Grecs que les juifs gazés à Auschwitz ont été massacrés. C'est en tant que juifs ou que Grecs que les juifs gazés à Auschwitz ont été massacrés. C'est en tant que juifs, et seulement en tant que juifs. Ces drapeaux triomphants, ces symboles des nations, et même parmi eux le drapeau d'Israël, sont une insulte à leur mémoire. Auschwitz n'a jamais été libéré et nous ne serons jamais libérés d'Auschwitz. Juifs, nous n'en serons jamais libérés parce que chaque juif - et non chaque Polonais, quoi qu'en veuille M. Walesa - était destiné à Auschwitz. En ce sens, chaque juif, quel que soit son âge, est un rescapé d'Auschwitz, mais il n'est pas libéré de sa hantise. Clamer, proclamer encore et toujours l'unicité d'Auschwitz, ce n'est pas défendre je ne sais trop quel douteux privilège. Dire que les horreurs, les massacres, les viols, les assassinats, les tortures qui ont ponctué et qui ponctuent l'histoire des hommes ne sont pas Auschwitz, ce n'est pas les relativiser, ce n'est pas nier leur horreur. Dire qu'Auschwitz est unique, c'est au contraire espérer qu'Auschwitz restera unique. Accuser le silence du monde autour d'Auschwitz, c'est tenter de s'assurer qu'un autre massacre ne sera pas entouré du même silence. Demander la décence autour d'Auschwitz, c'est exiger qu'Auschwitz ne devienne pas banal.

Car le jour où Auschwitz sera communément assimilé à n'importe quelle guerre, à n'importe quel massacre, à n'importe quel affrontement interethnique, alors un nouvel Auschwitz redeviendra possible, redeviendra pensable. C'est à cela qu'involontairement sans doute auront contribué les cérémonies du 27 janvier 1995. On se demande ce que des personnes aussi averties (hélas) que Simone Veil ou Elie Wiesel sont allées faire dans cette mascarade où le pseudo-souvenir aura aidé à l'amnésie collective.

NOS TEXTES FONDAMENTAUX

Le "Manifeste" de 1967

Le Cercle Gaston Crémieux a été créé en 1967, par une poignée d'amis qui ont commencé par s'exprimer dans un texte que nous reproduisons ci-dessous. En effet, il est intéressant de le relire avec un recul de près de 30 ans.

Les récents événements du Moyen-Orient ont dévoilé le malaise qui existait parmi les Juifs de gauche en France.

Indifférents à la religion, ne souhaitant pas émigrer en Israël, se sentant pleinement des citoyens de leur pays, ils ont pour la plupart, tenu à se réaffirmer comme Juifs malgré la diversité de leurs options. Cela a provoqué de la surprise. Dans les milieux laïques et dans certains milieux de gauche, on estime, en effet, que hors de la synagogue, un Juif ne peut exister comme tel, qu'au regard de l'antisémitisme - à moins d'être "raciste", "sioniste" ou "mystique". Du côté de la droite traditionnelle, où l'influence de Drumont et de Maurras reste grande, on le considère comme membre d'une entité mal définie, mais dangereuse ou méprisable.

Or, les Juifs de gauche, qui ne peuvent évidemment pas se reconnaître dans le portrait du Juif que leur présente la droite

antisémite, ont, d'autre part, le sentiment de n'être pas compris par les milieux de gauche où ils militent. Alors qu'il leur est difficile de ne pas

s'affirmer pour ce qu'ils sont, ils ne parviennent que malaisément à se définir. Et leur situation, qui fait problème aux yeux d'autrui, leur semble à eux-mêmes problématique.

En France, cet état de fait a sans doute pour origine les circonstances politiques et idéologiques qui ont amené la création du Consistoire Central par Napoléon: le judaïsme français s'est défini comme un phénomène essentiellement cultuel. L'on a voulu qu'en dehors du culte, le juif ne fût plus rien. Et par une sorte d'accord tacite entre les communautés juives et le reste du pays, les autres dimensions de la question juive ont été mises sous le boisseau.

Il n'est pourtant pas possible de comprendre le fait juif en France et dans le monde à partir

de définitions aussi restrictives. Ainsi, pour rendre compte de la réaction qui fut celle d'un grand nombre de Juifs de gauche pendant la crise du Moyen-Orient, il faut postuler chez eux une conscience diffuse et résiduelle des dimensions historiques et culturelles de leur situation - conscience qui est devenue une incitation à agir et à remettre en cause certaines certitudes au moment où l'on pouvait craindre qu'Israël allait être détruit.

Cette réaction a été fort mal interprétée dans certaines formations de gauche: l'on a affirmé que tout appel à la conscience juive des Juifs français faisait le jeu de ceux qui "considèrent le Juif comme un corps étranger", l'on a laissé entendre que la nation française ne tolérerait pas de double allégeance. Une certaine confusion entre la notion elle-même confuse de "peuple juif" et celle de "nationalité juive ou israélienne" a été, tantôt volontairement, tantôt involontairement entretenue. On sait comment cette querelle a rebondi par la suite.

Une confusion de même ordre plane lorsqu'on parle de la solidarité que la plupart des Juifs français manifestent pour le peuple d'Israël et de la satisfaction qu'ils éprouvent à voir Israël participer au concert des nations anciennement ou nouvellement constituées: l'on tend à présenter cette solidarité et cette joie comme un aval des positions politiques ou idéologiques qui semblent être actuellement celles d'un grand nombre d'israéliens et de certains membres de leur gouvernement.

Ces confusions révèlent une incompréhension dangereuse du fait juif en France et dans le monde.

Il nous paraît donc nécessaire d'affirmer que toute différence revendiquée n'est pas nécessairement un racisme; que les problèmes de l'identité individuelle, nationale et culturelle sont complexes et ne peuvent être tranchés dogmatiquement; que c'est méconnaître la nature des faits que de contraindre les Juifs qui tiennent à s'affirmer

comme tels à choisir entre la synagogue et le sionisme; que les diasporas constituent pour les Juifs un mode d'existence original, qu'un long passé a rendu naturel, fructueux et vénérable, et où s'est déposé le meilleur de la tradition universaliste des Juifs; et que les diasporas tout comme d'autres minorités, doivent être encouragées - selon les termes d'une récente déclaration de l'UNESCO - "à préserver leurs valeurs culturelles" - ou le cas échéant, à les redécouvrir - afin d'être mieux en mesure "de contribuer à enrichir la culture totale de l'humanité".

Nous avons ainsi décidé de créer, pour permettre aux Juifs de gauche de se définir, un cercle de confrontation, de recherches et de libres débats, à l'intérieur duquel pourra être analysée leur situation spécifique par rapport aux milieux où ils travaillent, par rapport à l'État d'Israël, par rapport au passé et à l'histoire des Juifs. Les débats seront naturellement ouverts à tous, Juifs ou non Juifs. Le cercle pourra entreprendre des actions politiques et culturelles et faire connaître à l'opinion les problèmes soulevés par le fait juif en France et dans le monde.

Afin d'éviter tout malentendu, nous précisons que le cercle est composé d'hommes et de femmes qui soutiennent des forces de progrès dans le monde. Ainsi, sur le conflit au Moyen-Orient, ses membres ont adopté les principes définis par le Comité des Intellectuels pour la Solution Négociée du Conflit Israëlo-Arabe. Ils se prononcent contre l'agression américaine au Viêt-nam et pour l'arrêt inconditionnel des bombardements, ainsi que contre les dictatures fascistes en Grèce et ailleurs.

Ce texte a été signé à l'époque par les douze membres-fondateurs du Cercle (J.Huppert, G.Isotti-Rosowsky, C.Lanzmann, P.Lazar, J.Lebar, R.Marienstras, L.Poliakov, O.Rosowsky, B.Sarel, R.Thalmann, P.Vidal-Naquet et R.Visocekas). ■